

**Zeitschrift:** La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère  
**Herausgeber:** Association des musiciens suisses  
**Band:** 4 (1910-1911)  
**Heft:** 9

**Rubrik:** La musique en Suisse

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 01.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

M. Louis Dumas, dont nous avons fort goûté la franchise, la solidité, et de sincère émotion.

Le *Quatuor Parent* fait salle comble avec l'audition intégrale des œuvres de musique de chambre de Vincent d'Indy. Le deuxième quatuor à cordes notamment fut interprété d'une façon merveilleuse, digne de l'œuvre.

Je suis allé au premier récital de M<sup>me</sup> Olénine. Il était entièrement consacré aux lieds de Moussorgsky. Et Cortot tenait le piano d'accompagnement, c'est tout dire ! M<sup>me</sup> Olénine est certainement une grande artiste. Mais je n'aime pas beaucoup sa voix, qui reste en dedans, qui a des sonorités parfois bien gutturales, qui, en somme, est très mal posée. Je n'aime pas du tout son immobilité voulue, affectée, et sa simplicité théâtrale.

Dans les séances consacrées à la *Sonate pour piano*, M<sup>lle</sup> Blanche Selva s'est montrée une fois de plus la pianiste de génie la moins *virtuose* qui soit (au mauvais sens du mot) ; d'une simplicité *toute naturelle*, sans aucune attention au public qui l'écoute. Le public ! Je crois que M<sup>lle</sup> Selva le méprise profondément, ou même qu'elle le *hait* ! Ce sont peut-être les seuls sentiments qui puissent soutenir l'artiste dans son véritable rôle en face de cette foule avide et féroce, amassée dans une salle pour se repaître — d'idéal sans doute, — mais aussi du spectacle de la torture infligée à l'interprète, cette foule qui ne s'est jamais vue du seul point de vue d'où l'on puisse la juger, de la scène ! — Quelle sérénité, quelle grandeur, quelle clarté, quelles exquisés douceurs et quelle force dans le jeu incomparable de cette femme qui est à coup sûr la première pianiste de notre époque, mais qui n'a rien fait pour qu'on le sache dans le monde entier !

Le célèbre violoniste Henri Marteau a joué un Concerto de Mozart à l'un des derniers concerts du Conservatoire, et il a donné quelques jours après un Récital avec orchestre à la Salle Gaveau, où il se montre tout à fait admirable. Quel beau style ! Quelle puissance dans la sonorité ! Quelle pureté classique ! Ce fut un triomphe.

Un peu partout on entend les *Préludes* pour piano de Debussy, dont quelques-uns compteront parmi ses ouvrages les mieux inspirés : la *Fille aux cheveux de lin*, la *Cathédrale engloutie*, les *Collines d'Anacapri*, etc.

On a reparlé encore un peu ce mois-ci de l'envahissement de la scène de l'Opéra-Comique par les auteurs italiens. Le privilège de M. Carré expirant en fin d'année, il est question de modifier le cahier des charges dans le sens des revendications des compositeurs français.

Qui vivra verra !

PAUL LANDORMY.



## La musique en Suisse

### Association des Musiciens suisses

**Bourses au concours.** — L'Association des Musiciens suisses met au concours pour 1912-1913 cinq bourses d'études de mille francs en deux annuités. Le concours aura lieu dans le courant de l'été 1911 à Berne et sera jugé par un jury composé de MM. Andreae (Zurich), Suter (Bâle), et J. Lauber (Genève).

Pour les conditions du concours, s'adresser à M. Edmond Röthlisberger, président de l'A. M. S., 5, Promenade Noire, à Neuchâtel.

**GENÈVE** Le programme du dernier concert d'orchestre ne manquait pas d'un certain piquant. Première partie : Salvator Rosa, Hændel, Bach (*Air de violoncelle donné en bis*), Haydn ; après quoi les auditeurs étaient censés, tout en arpentant le foyer pendant l'entr'acte, effectuer mentalement un saut de près d'un siècle pour se préparer à entendre Wagner et R. Strauss. La variété sembla d'ailleurs plaire au public, qui a manifesté une certaine fatigue à la fin des soirées Brahms et Schumann, tandis qu'il a paru suivre avec un intérêt croissant les deux derniers concerts.

Dans le *Concerto grosso en fa* de Hændel, pour orchestre à cordes, on retrouve la pureté de lignes et la majesté qui caractérisent le vieux maître ; la beauté en est comme celle de beaucoup de ses œuvres un peu extérieure et conventionnelle ; les *solis* (deux violons et violoncelle) en ont été fort bien exécutés par MM. Closset, Kling et Bonfiglio ; l'ensemble des deux violons était extraordinaire, impeccable jusque dans les battements des trilles à la tierce. — M<sup>me</sup> Eline Biarga a chanté d'une voix douce et très agréable une *Canzonetta* de Salvator Rosa, qu'elle a nuancée avec beaucoup d'art et de goût ; j'ai moins goûté un air de l'*Alceste* de Gluck. — Puis M. André Hekking a exécuté le concerto de Haydn pour violoncelle. C'est un artiste merveilleusement doué ; il manie l'archet avec une aisance extraordinaire, il tire de son instrument des sons d'un velouté exquis, il détaille la phrase mélodique avec une souplesse, un esprit, un sens du rythme qu'on ne saurait trop admirer. Si son exécution du concerto de Haydn est bien personnelle, cela ne tient pas à ce qu'elle surprend par une allure en quelque sorte paradoxale, mais à ce qu'il exagère, à mon sens, les nuances rythmiques et dynamiques naturelles, ce qui lui donne l'air de caricaturer légèrement sa propre interprétation. Je crois d'ailleurs que cette apparence est trompeuse : ce qu'on est tenté de prendre pour une exagération voulue n'est qu'un effet de la sensibilité musicale de l'artiste.

La *Faust-Ouverture* de Wagner, qui contient bien des longueurs, a paru un peu terne ; peut-être avait-on hâte d'arriver à la pièce de résistance du programme, le *Don Quichotte* de R. Strauss. Je n'avais pu l'entendre lorsqu'on l'a donné il y a deux ans aux concerts d'abonnement, et ç'a été pour moi une révélation. Je crois, avec des musiciens éminents, que les œuvres humoristiques de Strauss sont celles qui sont le plus assurées d'une longue vie. Ici, les tours de force n'ont rien de choquant ; au contraire, la triple virtuosité du maître (polyphonie, orchestration et description musicale) n'est qu'un attrait de plus. Ce n'est pas d'ailleurs cette virtuosité qui fait la beauté de l'œuvre ; elle force l'admiration, mais elle n'émeut guère. Comme chez Wagner, comme chez Debussy, comme chez quelques peintres modernes, le génie chez Strauss dépasse de beaucoup les conceptions esthétiques. La véritable originalité ne réside pas dans une technique qui se distingue des autres par sa nature ou sa perfection, elle est le reflet spontané de la personnalité intime et inconsciente. Que de *musique* dans l'œuvre de Strauss, touchante encore plus que bouffonne, à côté de tous les procédés descriptifs, de tous les tours de force de contrepoint ! Combien de pages éveillent en nous ces impressions *sui generis*, si difficiles sinon impossibles à analyser, et indépendantes de toute association consciente avec des idées extra-musicales ! Si la lecture de Cervantès est indispensable au chef d'orchestre et au soliste, l'auditeur peut, sans inconvénient, parfois avec profit, oublier les péripéties de la fable pour s'abandonner sans réticence à l'émotion proprement musicale. S'il n'en était pas ainsi, si les seuls mérites de



*Don Quichotte* consistaient dans l'imitation vériste des bêlements de moutons et la conduite simultanée de plusieurs motifs, on ne saurait prédire à cette l'œuvre l'avenir qui sans doute lui est réservé.

L'exécution en comporte, surtout au point de vue rythmique, des difficultés considérables que nos musiciens, après le travail ardu des répétitions, ont surmontées comme en se jouant sous la direction impeccable de leur chef. Les *solis* de violon et d'alto (MM. Closset et Outers) étaient tout à fait *dans la note*. M. Hekking a exécuté la partie de violoncelle obligé, non seulement en violoncelliste consommé, mais en artiste qui connaît la partition et l'interprète intelligemment, — sans d'ailleurs faire oublier aux musiciens de l'orchestre la simplicité et la sincérité d'émotion avec lesquelles M. Bonfiglio, lors des premières répétitions auxquelles n'assistait pas M. A. Hekking, avait exécuté cette partie, et spécialement le dernier *solo*.

L'éducation artistique du peuple : voilà une idée généreuse s'il en fut, et l'on ne saurait qu'applaudir aux efforts désintéressés qui se poursuivent un peu partout en vue de sa réalisation. Relativement simple en ce qui concerne la littérature, la question se complique dès qu'on aborde la peinture et la musique. Dans quelle mesure les chefs-d'œuvre de Bach, de Beethoven et de Wagner sont-ils accessibles aux esprits dénués de culture musicale ? Qu'apprécient-ils en les écoutant ?... Mais s'il est difficile de se défendre d'un certain scepticisme, du moins aurait-on tort de croire qu'il convient, pour éduquer le peuple, de commencer par flatter son mauvais goût. Ce n'est pas, en effet, à l'art simple et réellement populaire que vont les suffrages du peuple, c'est trop souvent à une sorte de parodie de la beauté, aux gros effets d'exécution d'une part, de l'autre à la platitude sentimentale. Aussi aurais-je aimé voir les organisateurs du premier « grand concert » de l'*Ecole populaire de musique* (directeur M. Frank Choisy) insister pour que fussent supprimées du programme certaines œuvres dénuées de toute valeur, et certaines exécutions par trop défectueuses. La jolie voix de M<sup>me</sup> Laverrière, l'agréable sonorité du violon du directeur et du violoncelle de M. Kunz, la technique sûre de M. Hansotte ont souffert de ce voisinage inquiétant, bien loin d'être rehaussées par lui. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que l'école en est encore aux tout premiers débuts, et que la réalisation, à Genève, de l'idée directrice comporte des difficultés extrêmes.

Avant d'expédier cette chronique, je voudrais rendre compte brièvement du concert de Noël qui vient d'avoir lieu à Saint-Pierre. M. Barblan s'était assuré le concours de M<sup>me</sup> Debogis, et la cathédrale était presque complètement remplie. Je n'ai pas à refaire ici l'éloge de l'excellente cantatrice qui réussit à tenir la balance égale entre les exigences du *bel canto*, de l'expression poétique et de l'expression musicale, je veux dire à les satisfaire toutes ensemble. Elle nous a fait entendre trois *Chants de Noël* charmants de P. Cornelius, deux vieux *Noëls français* (non moins exquis dans leur simplicité) arrangés par Tiersot, et un très bel air de Hændel. A l'orgue M. Barblan a exécuté outre des œuvres de Bach, de Mendelssohn et un *Noël alsacien* de Guilmant, fort bien écrit pour l'orgue, une *Consolation* (op. 22, N<sup>o</sup> 3) de sa composition, œuvre agréable, caractérisée par la polyphonie soignée qui distingue toutes celles du maître, et le *Prélude, Fugue et Variation* de C. Franck, d'allure si exquisement pastorale, que j'avais entendu jouer à Lyon, par Mahaut, quinze jours auparavant, au Festival Franck. L'exécution de Mahaut est plus variée comme registration, plus personnelle aussi grâce aux nuances rythmiques : celle de M. Barblan est plus classique. Un petit chœur de femmes, qui a chanté avec une jolie so-

norité de voix, outre les répons d'un Noël, une belle page tirée du *Magnificat* de Bach, a légèrement détonné dans la seconde partie, montrant ainsi que quelques-unes des chanteuses n'écoutent pas suffisamment l'orgue (ce qui est, il est vrai, difficile dans une église). En somme, très beau concert, dont le programme d'une homogénéité remarquable convenait admirablement à la fête de Noël.

EDMOND MONOD.



**VAUD** Si grande est la force des habitudes, si profonde l'empreinte que — même abandonnées — elles laissent dans le souvenir, que le simple fait de se retrouver le vendredi 16 décembre dans la Salle des spectacles du Théâtre de Lausanne, pour y entendre un concert symphonique, semblait marquer une date significative au cours de notre hiver musical. Non pas que ce fût le début des concerts d'abonnement, qu'il n'eût pas été possible d'organiser si rapidement, mais il s'agissait du premier concert du grand style de la nouvelle « Société de l'Orchestre ». Programme imposant : l'*Eroïca* de L. van Beethoven, *Antar* de N. Rimsky-Korsakoff et tout le final de la *Walkyrie* de Richard Wagner. Soliste de marque : M. F. Delmas, baryton, de l'Opéra de Paris.

La « marque », par malheur, se trouva trompeuse. Tout « de l'opéra » qu'il soit, M. F. Delmas chante faux, exécrablement, — chante mal, lamentablement, — chante fort, effroyablement. Eh ! oui, je sais qu'il articule avec une netteté telle que vous et moi n'avons réussi à « perdre » ni une parole, ni une syllabe ; je sais que le métal sonore de sa grande voix lutte sans effort contre les cuivres déchainés de l'orchestre wagnérien ! Mais ces qualités que l'on serait heureux de rencontrer par surcroît ne sauraient vraiment racheter le manque absolu de justesse, le défaut complet de technique vocale (oh ! les délicieuses vocalises des *Saisons* !), la vulgarité du sentiment (oh ! l'apothéose finale des *Deux Grenadiers* !), ni l'absence de toute émotion profonde (oh ! les adieux de Wotan !) et qui se traduirait autrement que par tous les « trucs » éventés du parlé, de l'aspiration bruyante, du sanglot, etc...

J'ai hâte, du reste, d'oublier une impression aussi fâcheuse et dont on ne saurait en aucune mesure rendre responsable le Comité de l'orchestre, — pour me réjouir sincèrement, avec tous ceux qui ont participé au bel élan en faveur du maintien de l'Orchestre. Le premier pas est fait (celui qui coûte !), il ne reste plus qu'à marcher et, pour ma part, j'ai la certitude que la cause est gagnée, définitivement, en dépit des réserves qu'il est permis de faire au sujet de la qualité de l'orchestre comme de certaines interprétations, à ces tout premiers débuts. Tout s'améliorera peu à peu, par la force même des choses. Laissons les membres de l'orchestre s'accoutumer à de nouvelles conditions de travail, laissons surtout l'excellent musicien qu'est M. Carl Ehrenberg se ressaisir après les tristes besognes que ses fonctions antérieures l'obligeaient d'accomplir. Il sera temps de juger les concerts suivants avec plus de vérité et seulement dans le cas peu probable où les efforts de ceux qui ont assumé la lourde responsabilité de mener à bien une telle entreprise, sembleraient porter à faux. C'est d'une collaboration étroite et constante des organes de la Société de l'Orchestre, du public et de la critique que doit résulter le mouvement musical le mieux approprié aux circonstances spéciales de la ville de Lausanne.

GEORGES HUMBERT.



Il y avait foule au premier concert populaire de la Société de l'orchestre. Décidément la Maison du Peuple a toutes les sympathies du public qui y devient plus communicatif et qui perd cet air guindé que donnait le Casino. A quoi cela tient-il ? On fit une vraie ovation à M. Julio Christen qui, rappelé avec enthousiasme, donna deux fois le *Prologue* de *Paillasses* avec la verve et le tempérament qu'on sait. M. J. Christen a mis un sentiment dramatique poignant dans le *Chant de l'étoile* de R. Wagner.

L'orchestre, s'il ne fut pas parfait, donna cependant tout ce qu'il pouvait donner pour être un orchestre formé depuis quinze jours. Une fois habitué à la baguette de M. Ehrenberg, sa raideur disparaîtra en même temps que l'ensemble deviendra meilleur. L'interprétation de *Phaéton*, poème symphonique de Saint-Saëns fut remarquable. Il y a dans ces pages, d'une grande difficulté d'exécution, des effets de sonorité très nouveaux, d'une originalité étonnante.

De la *Symphonie en do majeur* de Haydn, c'est le *Presto assai* qui fut le mieux exécuté. Haydn est, par excellence, l'auteur qui permet de se rendre compte de la souplesse d'un orchestre, aussi les imperfections d'ensemble, parfois de justesse, se faisaient d'autant plus sentir. L'*Adagio* et le *Vivace* principalement furent loin de la vérité. M. Ehrenberg en donnant une symphonie de Haydn pour commencer a peut-être tenu à nous faire constater les progrès qu'il fera faire à son orchestre ! Ajoutons que M. Keizer a finement rendu les variations du premier violon solo. Le *Presto assai* fut joué avec l'allure spirituelle qui convient. M. Ehrenberg a su donner un ton quasi-comique à cet amusant dialogue des cordes et des bois, aux saillies, réparties et éclats de rire pleins d'esprit. Est-ce un effet de l'acoustique de la Maison du Peuple ? le deuxième concert fut excellent, infiniment supérieur au concert du Théâtre. La différence fut sensible dans *Antar* de Rimsky-Korsakoff donné dans l'une et l'autre salle. « *L'allegro risoluto alla marcia* », cortège scintillant, évoquant le luxe pompeux d'Orient fut donné à la perfection. Nous aurions préféré voir M. Ehrenberg mettre en relief certains détails de la première symphonie de Beethoven au lieu de les effacer au point de les rendre imperceptibles.

C'est dans l'Ouverture des *Maîtres-Chanteurs* que M. Ehrenberg remporta son gros succès. Il y avait longtemps que notre chef n'en avait remporté de pareil, ni d'aussi mérité du reste. M. Ehrenberg excelle dans les œuvres de grande pompe ; il s'y sent plus à l'aise que dans un *Andante amoroso* de Rimsky-Korsakoff. En somme, les débuts de l'orchestre ont été excellents, c'est presque un tour de force que d'arriver à un tel résultat en quelques jours et si tous les éléments engagés par M. Ehrenberg ne sont pas de première force, il faut se rappeler que la saison était très avancée et que nombre d'entre eux ne sont engagés que provisoirement. Le « provisoire » est du reste une chose à laquelle on s'habitue très bien à Lausanne. Le second soliste des concerts populaires était M<sup>lle</sup> B. Auckenthaler. Les notes graves de ce contralto ont un velouté incomparable. Si la voix ne semble pas avoir beaucoup de volume, nous avons eu cependant le sentiment que M<sup>lle</sup> Auckenthaler ne donnait jamais tout ce qu'elle pouvait. Dans les deux chants avec accompagnement de piano, la cantatrice s'est révélée musicienne profonde, malgré la diction difficile à suivre de certaines phrases. Il est cependant préférable d'entendre chanter juste et en musicien, sans comprendre toutes les paroles, que d'entendre articuler merveilleusement et chanter faux comme certaine basse de l'Opéra.

Le concert de Noël au temple de Saint-François restera dans les anna-

les des solennités artistiques de notre ville. La voix de M<sup>lle</sup> Goergens y révéla encore plus de fraîcheur et de pureté. Les interprétations de Hændel et de J.-S. Bach se passent de commentaires. Disons seulement que la voix sonna comme une cloche de cristal, merveilleusement soutenue par l'orchestre et l'orgue.

Qui croirait que le même Berlioz, auteur du *Dies irae* athée ou pour mieux dire païen, puisque l'art était son Dieu, qui croirait que le même auteur a pu écrire des pages aussi débordantes d'une foi naïve, pure, telles que le *Prélude* de la deuxième partie de *l'Enfance de Christ* ? La fugue merveilleuse dans laquelle les bois entrent à tour de rôle fut exécutée avec tout le fini, toute la fraîcheur désirables. *L'Enchantement du Vendredi-Saint* de Wagner et la *Symphonie* N° 3 de Saint-Saëns, œuvres dans lesquelles l'orgue jette une note mystique, prenante, ont produit l'impression la plus profonde. Le final *Maestoso allegro* de la *Symphonie* a une grandeur, une noblesse incomparables. La clôture de l'année est grandiose, espérons que le concert d'ouverture de 1911 sera de même.

H. STIERLIN.

**Montreux.** — Tant de concerts symphoniques se sont succédé depuis ma dernière chronique que je devrai me borner pour cette fois à de très brèves notes sur ceux que j'ai pu entendre. J'en demande pardon d'avance au lecteur et aux musiciens montreusiens, qui mériteraient mieux.

Le 3 novembre, nouvelle audition, digne de la précédente, de la VII<sup>me</sup> symphonie de Beethoven. Cette reprise des œuvres importantes, que pratiquent la plupart des grandes associations de concerts, me semble spécialement justifiée de la part d'un chef et d'un orchestre aussi surchargés de besogne que ceux de Montreux. Elle est même une excellente aubaine pour le public, et M. de Lacerda a grand'raison d'en avoir pris l'initiative. — Le programme portait encore l'ouverture du *Carnaval Romain*, la correcte et intéressante *Procession Nocturne* de Rabaud et cette *Espana* de Chabrier, si diminuée, banalisée et vulgarisée par la plupart des chefs d'orchestre et qui retrouve ici toute sa vie et sa verve rythmiques, le relief de son truculent impressionnisme, son éclatant coloris et sa puissance évocatrice.

10 novembre : Programme Beethoven-Liszt. M. Risler joue le *Concerto en mi bémol* de Beethoven et la *Fantaisie hongroise* de Liszt avec sa maîtrise coutumière. Il est tout particulièrement remarquable dans le mouvement lent du Concerto, auquel il donne une poésie sobre mais profonde et saisissante. Dans le finale, quelques brusques et déconcertants changements d'allure, qui semblent presque des sauts d'humeur. Les motifs de la *Fantaisie hongroise* prennent sous ses doigts moins de charme qu'on ne leur en prête souvent, mais un relief et une puissance admirables. — L'accompagnement de l'orchestre de Montreux est une véritable collaboration, exceptionnellement sûre et souple, grâce à quoi les œuvres, partagées entre ces deux interprètes : orchestre et soliste, ne perdent rien de leur unité. Je crois que les solistes qui en ont fait l'expérience ne me démentiraient point. — L'ouverture de *Léonore III*, et *Mazeppa*, de Liszt, complètent ce concert. La faiblesse numérique de l'orchestre a donné peut-être quelque sécheresse de sonorité à *Mazeppa*, mais le périlleux trait de cordes, par lequel débute cette œuvre a été exécuté de façon remarquable.

De tels traits sont d'autant plus difficiles à réaliser que les instrumentistes sont moins nombreux — je parle ici d'une réalisation précise et mi-



nutieuse de la note et de l'accent ; — aussi, la façon dont les cordes ont joué ce passage de *Mazeppa*, comme certains passages de la *Fiancée vendue* de Smetana et de l'ouverture de *Manfred* dénote-t-elle chez les instrumentistes, une valeur et une application individuelle surprenante et chez le chef une autorité exceptionnelle.

24 novembre : M<sup>me</sup> Sprecher-Robert chante avec un sentiment délicat et juste, bien que sans grande puissance vocale, des airs de Mozart et Debussy. M<sup>lle</sup> M.-Cressy Clavel joue d'un archet vigoureux et sûr et avec un sens rythmique très vif, le *Concerto* pour violon de Lalo et la *Folia* de Corelli. M. de Lacerda fait suivre ce dernier morceau d'un des charmants *Concerti grossi* de Corelli qu'il a recueillis lui-même. — L'ouverture de la *Flûte enchantée* déploie sa légère et parfaite dentelle. L'ouverture de *Manfred* nous montre, beaucoup mieux que les symphonies, que Schumann fut aussi un grand symphoniste et un grand orchestrateur, et illustre cette vieille vérité, qu'il le fut au moment où il cherchait le moins à l'être, qu'il atteint le plus de cohésion et d'équilibre dans le temps où précisément il est fidèle à son impulsion intérieure plutôt qu'à l'exemple de formes musicales abstraites. — L'exécution si juste, si suggestive de cette œuvre faisait bien augurer du concert Schumann-Franck du 1<sup>er</sup> décembre, qui fut jusqu'ici le meilleur de la saison.

M. Cortot y joue le *Concerto* de Schumann et les *Variations symphoniques* de Franck ; l'orchestre : l'ouverture de *Manfred* et le *Chasseur maudit*. Croirait-on qu'il se trouve des auditeurs pour demander encore un *bis* au pianiste, pour souhaiter une queue de poisson à ce programme-bloc ! Louons M. Cortot d'y avoir résisté. — M. Cortot me semble avoir quelques tendances à accélérer les traits. Mais quelle poésie, quelle expressive liberté d'allure ! Je ne sais rien de plus heureusement schumannien et musical que son interprétation du *finale* du *Concerto*. Il donne aux *Variations symphoniques* une ampleur et une diversité superbes.

Et ce grand artiste joue *dans* l'orchestre, non pas *en dehors*, comme tant d'autres ! Jamais je ne constatai entre soliste et *ripieni* cohésion plus grande que ce jour-là. L'orchestre joua le *Chasseur maudit*, avec, semble-t-il, quelques marques de fatigue.

Il reprend ce poème symphonique le 8 décembre ; et cette fois l'exécution est absolument prodigieuse. La critique musicale a tant abusé des épithètes laudatives qu'elle en a, hélas ! éteint la force vive. Mais c'est bien un prodige de virtuosité orchestrale que cette exécution du *Chasseur maudit* où tous les détails sont à leur place et si clairement, si justement expressifs, où la ligne générale ressort avec un si vigoureux relief. Et l'on pense bien qu'en pareil cas, la virtuosité ne dépend pas seulement de la perfection technique, mais suppose la plus profonde compréhension de l'œuvre qui passe du chef à ses musiciens, de telle sorte que ceux-ci jouent non plus avec indifférence et correction, mais dans la conscience enthousiaste de leur rôle exact. Semblable collaboration, semblable homogénéité est un spectacle rare et admirable.

Il faudrait dire encore les merveilles orchestrales et les trouvailles dramatiques que Franck a semées dans son poème. Ces attributs ne sont pourtant pas ceux que l'on accorde généralement, que M. d'Indy lui-même nous a appris à accorder à César Franck : vanité des formules à l'emporte-pièce ! — Dans ce même concert, trois d'entre les meilleurs membres de l'orchestre se font applaudir comme solistes : MM. Meersson et Stevens, dans la jolie *Symphonie concertante en mi bémol* de Mozart, M. Schramm dans des morceaux de Wieniawski.



Le 22 décembre, le pianiste Goldschmidt devait jouer au Kursaal de Montreux. Une malencontreuse indisposition l'oblige à renvoyer son concert. Mais aucune affiche, chose curieuse, n'avertit le public qu'un autre concert le remplace. Et cependant, pour être improvisé, son programme n'en est pas moins admirable et admirablement exécuté : V<sup>me</sup> symphonie de Beethoven, Marche funèbre du *Crépuscule des Dieux*, Ouverture de la *Fiancée vendue* et l'austère et émouvant *Vyséhrad* de Smetana, *Sarabande* de d'Indy où M. Giroud se fait applaudir, et *Scherzo* de Lalo. Charmante chose que ce *scherzo* où se reflète si justement le talent très original d'Ed. Lalo, qui a plus de race et de saveur que celui de M. Saint-Saëns, plus de distinction et de goût que celui de Chabrier.

E. ANSERMET.

**NEUCHÂTEL** 24 décembre. — J'ai deux événements musicaux à vous signaler pour la dernière quinzaine, le premier est le début ou la rentrée de l'orchestre de Berne aux concerts d'abonnement, le second un concert d'orgues fort remarquable de M. Charles Schneider, organiste à La Chaux-de-Fonds. Parlons de celui-ci tout d'abord.

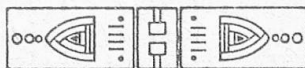
M. Schneider est un spécialiste de l'orgue comme notre canton n'en possédait plus depuis longtemps. Attiré irrésistiblement par cet instrument, il est arrivé à le posséder complètement, mais non sans vaincre de grosses difficultés dont la première fut la très modeste condition dans laquelle il a été élevé ; M. Schneider est un des nombreux enfants d'un horloger de nos Montagnes. Mais précisément par suite des difficultés qu'il a su vaincre (il fut boursier de l'Association des Musiciens suisses), il y a chez lui la fermeté, la conviction et l'ardeur qui manquent parfois chez des artistes dont l'éducation a été plus facile. Il s'est présenté au public neuchâtelois avec un programme uniquement consacré à J.-S. Bach, deux grandes fugues et toccata et dix chorals de Noël. Ce fut une révélation pour beaucoup. M. Schneider possède avec toute la technique sous entendue en pareil cas, une puissance d'interprétation remarquable ; l'orgue n'est plus avec lui, l'instrument froid et mécanique qu'il est avec d'autres. Joignez-y une science complète de la registration et vous comprendrez qu'il n'y a pas eu la moindre monotonie dans cette série de Chorals, où quelques-uns voulaient voir une gageure... Fort peu de monde du reste, M. Schneider venait simplement de La Chaux-de-Fonds, et le public neuchâtelois qu'on dit si éclairé et si connaisseur de J.-S. Bach ne s'est pas dérangé. Espérons que M. Schneider ne nous en voudra pas ; il a cependant gagné l'estime et plus que l'estime d'un certain nombre d'amateurs de musique, qui sauront lui faire à sa prochaine apparition la réclame désirable.

Inutile de dire par contre que l'Orchestre de Berne a réapparu devant une salle comble, puisqu'il jouait devant une salle d'abonnés. Passablement renouvelé, notablement augmenté et possédant l'homogénéité complète qui lui faisait défaut il y a quelques années, il a fait une excellente impression. Rien de plus différent que cet orchestre et celui que Lausanne nous envoyait. Il en est de leurs qualités comme il en fut de leur organisation. Rien de plus varié que celle de Lausanne, avec ses chefs toujours changés et je ne sais quoi de plus alerte et de plus fantaisie qu'il tenait de son mode de recrutement. A Berne, c'est plus « robuste » et plus homo-

gène : il y a là une forte phalange de musiciens d'origine germanique avec toutes les qualités de leur race. Leur symphonie de Haydn était tout à fait «schneidig», mais un peu massive; le prélude de *Tristan* très posé et «gründlich» et les *Eolides* de Franck soigneusement étudiées. M. Brun est un musicien de mérite qui a tout ce qu'il faut pour devenir un chef d'orchestre très distingué... C'est vous dire que les Neuchâtelois, gens prudents et pratiques, sont satisfaits et rassurés; il n'y aura plus d'alerte à l'avenir, Berne offre toutes les qualités désirables pour permettre au Comité de la Société de musique de respirer et de se remettre des émotions par lesquelles il vient de passer. Il a affaire avec des gens «solides»; aussi et quand on eut appris que le Comité de l'orchestre frétait un train direct pour ramener sa cohorte de musiciens le soir même à Berne et éviter ainsi les inconvénients d'une rentrée le lendemain matin, l'admiration n'a plus eu de bornes. Voilà qui va faire remonter les actions de la «Directe»!

Je vous ai conté, il y a quinze jours, le remplacement à la dernière minute du violoniste Enesco, par M<sup>me</sup> Blösch, de Berne. C'est une artiste très honorable qui a eu un succès louable et qui a rempli en conscience le rôle tout spécial qu'on lui avait demandé d'accepter.

MAX-E. PORRET.



## Les grands concerts de la Saison 1910-1911

(Suite et fin)

⑥ **Lucerne.** a) *Concerts d'abonnement*, Direction : M. Peter Fassbänder.

I. Lundi 21 novembre 1910 : Mozart, Overture de la Flûte enchantée ; Brahms, Concerto de violon ; Beethoven, VII<sup>me</sup> symphonie. Soliste : M. Fritz Hirt, violoniste.

II. Lundi 5 décembre (date non encore définitive) : Gade, 1<sup>re</sup> symphonie, Mendelssohn, Overture de la Belle Mélusine ; Hændel, Concerto pour orchestre d'archets. Soliste : M. Anton Kohmann, ténor.

III. Lundi 23 janvier 1911 (date non encore définitive) : Mozart, Symphonie en *mi bémol* majeur ; Schubert, Symphonie en *ut* majeur. Soliste pas encore choisi.

IV. Lundi 13 mars : Brahms, Symphonie N<sup>o</sup> 111 ; Weber, Overture d'Obéron. Soliste : M. Max von Pauer, pianiste.

b) *Musique de chambre* :

Jeudi 13 et lundis 17, 24, 31 octobre 1910 : Sonates de Bach, Beethoven et Brahms. Exécutants : MM. Bruno Steyer et P. Fassbänder.

c) *Concerts de musique chorale* :

I. Dimanche 11 décembre 1910. Concertverein : Haydn, *La Création*.

II. Dimanche 29 janvier 1911. Liedertafel : Brambach, *Velleda* ; Buck, *Die wilde Jagd* ; Bruch, *Vom Rhein*.

III. Dimanche 12 février. Männerchor : Podbertsky, *Die tausendjährige Linde* ; Hutter, *Ablösung* ; Fassbänder, *Xegen den Wind*.